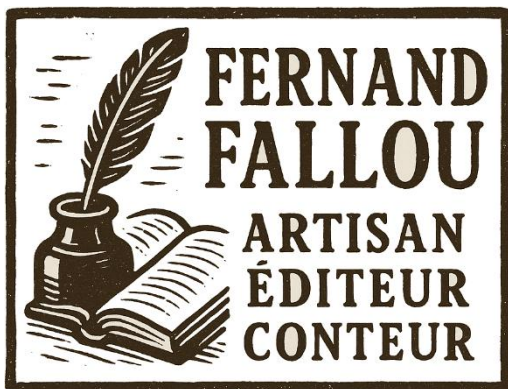


RÉCIT – HUMOUR



LE CHAT

ISBN : 979-10-978090-1-0

Collection A6 V1

Numéro 10

contact@lotonome.fr

fernand.fallou@lotonome.fr

Site web : <https://www.lotonome.fr>

Le Chat



C'étaient trois petits immeubles alignés en rang d'oignons au fond de l'impasse du Caramel-Mou. On les avait numérotés pour le facteur : A, B, C, en partant de la rue.

Le premier avait sa façade sur la rue ; juste derrière, un puits de lumière servait de courette où l'on stockait les poubelles et garait les vélos.

Les deux immeubles suivants, de quatre étages, se faisaient face et étaient reliés de chaque côté par un mur, formant ainsi une petite cour intérieure.

Un couloir sur la gauche permettait d'accéder aux immeubles. Les habitants de l'immeuble qui donnait sur la rue ne fréquentaient pas ceux dont les fenêtres donnaient sur la cour. Conflit entre pauvres et riches, vieille histoire de hiérarchie invisible au fond d'une impasse peuplée de pauvres et de moins pauvres, ou des riches et des moins riches. En vérité, je n'ai jamais su pourquoi les gens des fenêtres qui donnaient sur la rue ne parlaient pas à ceux des fenêtres qui donnaient sur la cour.

Madame André habitait au quatrième étage de l'immeuble B.

Juste en dessous, Madame Lopez avait exactement le même type d'appartement, meublé et décoré presque à l'identique par un phénomène de mimétisme incroyable : affiches de

corrida hautes en couleurs où se mélangent : toréadors à petits culs en habit de lumière, taureaux aux sabots d'attaques et naseaux écumants et danseuses de flamenco en robes à volants, soulignées par des castagnettes et des éventails suspendus aux murs entre des étagères surchargées de baigneurs, poupons et poupées en tenue d'apparat.

Des marquis en porcelaine faisaient la cour à des marquises qui se pâmaient derrière leur éventail. Et partout, occupant la moindre place, de petits animaux de toutes sortes, en matières diverses, dans tous les coins.

Deux appartements clonés l'un sur l'autre, tout en étagères et en vitrines. Leurs relations n'étaient pas au beau fixe, Madame Lopez ayant eu une aventure avec le mari de Madame André du temps de son vivant. (Évidemment !)

Elles avaient toutes les deux un petit balcon encombré de pots de fleurs où elles faisaient sécher leur linge et prenaient leur petit déjeuner les jours où il faisait soleil.

Madame André cohabitait avec un chat.



Ce n'était pas un chat de concours ou un chat de bourgeois. Même pas un de ces chats tigrés gris qui foisonnent, dit-on, sur les gouttières des toits de Paris et d'ailleurs. Non, c'était un beau chat noir, exactement celui-là même qui porte malheur ; l'apprenti sorcier de Baba-Yaga ou de Carabosse. Un chat qui disparaissait dès que la nuit tombait. Juste le genre de chat malicieux,

maléfique, qui arrive toujours par la gauche. Une vraie panthère noire miniature !

La vie était douce chez Madame André : une gamelle toujours pleine, une autre avec toute l'eau du ciel, un panier très confortable là, juste en dessous du radiateur l'hiver, et l'été, juste devant la fenêtre, sur la table de la machine à coudre escamotable.

Et la liberté. La liberté de sortir et de rentrer comme il voulait, autant de fois que ça lui chantait, dans la paix et la sérénité.

Quoique...

Quoique, il y avait les jumeaux de la mère Michelle, du rez-de-chaussée de l'immeuble B : deux sales mômes qui lui

tiraient dessus avec leur lance-pierre à chaque fois qu'ils le croisaient.



Et puis il y avait le dingue du 2^e de l'immeuble du fond, le C : Monsieur l'Adjudant Archambault. Un vieux chouf de la Légion qui se croyait toujours à la guerre (d'Algérie), qui nettoyait sa carabine 22 Long Rifle tous les jours et qui le prenait pour cible pour la régler.

Madame Lopez, du 3^e, était sûre que c'était lui (le chat) qui pissait sur son paillason.

Madame Irma, la voyante du premier de l'immeuble C, disait que ce

chat était possédé, que c'était la réincarnation du diable.

Quant à Monsieur Duval, du 2^e étage de l'immeuble B, il était sûr que c'était à cause de lui que son dégénéré de caniche à son pépère avait des puces.

À part ça, tout allait bien pour le chat.

Madame André l'appelait « Cafénoir ».

Le jeune couple du quatrième de l'immeuble du fond, qui faisait un boucan du diable toutes les nuits, l'appelait « Clitoris ».

Monsieur Archambault : « Salebête ».

Monsieur Duval et son abruti de caniche : « Chopelechat, chopelechat ».

Madame Irma : « Bazouzeuche »
(elle avait vu que c'était le nom du diable
dans L'Exorciste).

Les deux sales mômes de la mère
Michelle : « Minouminouminou », d'une
voix mielleuse pour mieux lui tirer
dessus avec leurs lance-pierres.



La vie de ce chat était un long
fleuve tranquille.

Mais aujourd'hui, c'était le
branle-bas de combat dans l'immeuble C.

Un couple s'était présenté pour
louer l'appartement rénové du troisième
étage, dans l'immeuble du fond.

La femme était très jolie, très propre, très bien habillée, peut-être même un peu trop, comme une actrice sur le point d'entrer en scène.

L'homme était son équivalent masculin.

Leur présentation, impeccable au point d'en devenir étrange, appelait forcément la question.

Ils étaient accompagnés pour la visite par la mère Michelle, qui faisait office de concierge pour l'occasion et les observait d'un œil intrigué.

L'homme finit par lui dire :

-- Je vois votre étonnement, madame, et vous avez raison de vous étonner.

L'étonnement engendrant la question, vous avez raison de vous

questionner. Vous vous demandez si nous nous ressemblons ?

Est-ce que cela est un effet de votre imagination ou une réalité ?

Nous nous maquillons en faisant en sorte de nous ressembler. Une fois maquillé nous nous ressemblons, mais en vérité, nous nous ressemblons depuis la première nuit des temps.

Ne vous égarez pas : nous sommes des artistes transformistes, et nous adorons égarer nos spectateurs. Créer la confusion, quel plaisir, mais la farce est à double tranchant, nous nous égarons aussi, au point que nous ne savons plus qui est "elle" et qui est "moi" ? Suis-je plus "elle" que "moi" et est-elle plus "moi" que "elle". Nous nous perdons comme les noctambules

qui disent toujours "aujourd'hui"
après minuit en parlant d'hier.

Mais la question, la question que
seul un savant de la plus haute
sphère scientifique ou un mage de
renommée intergalactique,
pourront répondre. Au-delà de
savoir qui nous sommes, la
question est : **Lequel de nous deux
ressemble le plus à l'autre ?**

Quand le spectacle est fini,
elle a joué "elle" et j'ai joué "moi",
ou le contraire, dans la lumière de
notre loge, derrière notre reflet dans
le miroir, comme un démon aux
aguets de notre conscient ou peut-
être de notre inconscient, du fin
fond de nos miroirs, la question
revient comme le remord d'une
scène qu'on a raté : **Lequel de nous
deux ressemble le plus à l'autre ?**

Comme un leitmotiv qui sans cesse nous tourmente : **Lequel de nous deux ressemble le plus à l'autre ?**

Même quand je suis seul, je ne sais pas si je suis "elle" ou "moi", partout, quand nous sommes ensemble, nous sommes quatre : ça complique la question : **Lequel de nous deux ressemble le plus à l'autre ?**

Ah, si vous saviez, madame, le nombre de philosophes qui se sont penchés sur cette question... Des gens de la politique, des artistes, des écrivains, et même des scientifiques. Personne n'a jamais trouvé : **Lequel de nous deux ressemblait le plus à l'autre ?**

C'est une question existentielle, une vraie aporie, que

nous emporterons avec nous, le dernier jour de nos jours.

La pauvre mère Michelle resta sans voix devant une telle tirade. Pour elle, sans aucune hésitation, la femme ressemblait à l'homme un peu plus que l'homme lui ressemblait. Y avait pas photo et pas lieu d'en faire toute une histoire.

Le couple emménagea dès le lendemain, sous le regard curieux des autres locataires, et surtout des deux garnements de la mère Michelle. En passant devant le jeune couple du quatrième, l'homme lança un :

-- Bonjour.

Nicolas, un grand brun toujours un peu trop enthousiaste, répondit aussitôt :

-- Bonjour ! Voilà une occasion de faire connaissance, ne la ratons pas... Je m'appelle Nicolas, et voici Chantal.

Chantal, fine, vive, un sourire qui partait avant elle, ajouta :

-- Bienvenue dans l'immeuble ! Et vous, comment vous appelez-vous ?

L'homme répondit calmement :

-- Par le plus grand des hasards, nous nous appelons Pierre, tous les deux. Celui qui a le "deuthé-eux" s'appelle, et joue, Pierrette pour la journée.

Nicolas éclata d'un petit rire surpris :

-- Le deuthé-eux ? C'est quoi, ça ?

Alors la femme montra un petit bijou en or, suspendu à une chaîne autour

de son cou : un cœur dans lequel étaient découpées les trois lettres “tte”.

-- C'est le chemin qu'il faut faire pour aller de Pierre à Pierrette, dit-elle.

Chantal ouvrit de grands yeux émerveillés, comme si elle découvrait un tour de magie.

-- Mais c'est génial ! Et comment vous décidez qui le porte ?

L'homme répondit avec un sourire tranquille :

-- C'est simple : on le met chaque soir dans une coupe. C'est celui qui ne l'a pas qui se lève le premier. Il le prend... ou il ne le prend pas.

Nicolas et Chantal échangèrent un regard complice, déjà conquis par cette fantaisie.

Ils avaient cette fraîcheur des jeunes couples qui veulent tout partager, tout comprendre, tout accueillir.

-- Il faudra que vous veniez boire un verre chez nous quand vous aurez fini d'emménager, dit Nicolas.

Chantal approuva d'un signe de tête enthousiaste, comme si l'idée d'attendre leur paraissait déjà trop longue.

En vérité, Madame Irma ne s'appelait pas Irma, mais Fatimata Bakayoko. Elle se prétendait voyante et recevait ses clients chez elle. Dans un intérieur éclairé moitié par la lumière du jour, moitié par la lumière d'EDF et moitié par la lumière de la flamme des bougies. Elle aimait répéter en riant ;

« Comme dirait mon mari resté au pays ; trois moitiés, ça fait plus riche ! »,

Boule de cristal, rideaux et tentures spéciaux pour tentative de camouflage de murs fatigués, superposition exagérée de tapis, meubles en bois d'arbre sans style tentant désespérément de se faire passer pour des meubles anciens. Le tout dans une odeur obsédante d'encens qui se répandait jusque dans les étages.

Les deux sales mômes de la mère Michelle qui n'étaient pas à une bêtise près ne trouvèrent rien de mieux que de punaiser sur sa porte.

**Madame Irma
Voyant Ivoirien
Mais qui voit tout
De Paris à Tombouctou.**

Ils avaient quinze ans et cela les faisait beaucoup rire. Pour préparer leur plaisanterie, ils avaient abandonné quelques instants leurs lance pierres en bas de l'escalier.

Cafénoir, qui avait tout vu et tout compris, y vit une bonne occasion de se venger de ces deux garnements.



Il vola l'un des deux lance-pierres, alla renverser un des deux pots de fleurs qui encadraient la porte de Madame Irma, puis déposa le lance pierre sur le paillason, juste avant qu'elle ne revienne de faire ses courses.

Scandale au 14 de l'impasse du Caramel-Mou. Dispute sévère entre Madame Irma et la mère Michelle, avec

preuve à l'appui de la culpabilité des deux mômes. À contre-cœur, cette dernière fut obligée de punir les deux galopins.

Christian (un des deux sales mômes) dit à Sylvain (l'autre) :
-- Regarde le chat de la mère André sur son paillason, je te dis qu'il se marre !
C'était peut-être vrai.

Dans les jours qui suivirent, ils lui tendirent une embuscade en règle. Ils avaient prévu pas mal de munitions. L'un guettait sur le pas de la porte d'entrée et l'autre à la fenêtre du palier du premier, qui donnait sur la cour.

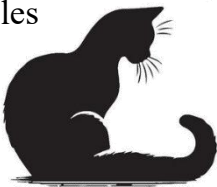
Lorsque Cafénoir passa, il fut littéralement lapidé au milieu de la

cour, au point qu'il tomba et ne bougea plus.

Les deux sales mômes rentrèrent discrètement chez eux en le laissant là.

Mais le lendemain matin, à leur grand étonnement, Cafénoir était sur le balcon de Madame André comme si de rien n'était.

Ils avaient lu des livres où il était dit que les Égyptiens du temps des pharaons croyaient que les chats avaient sept ou neuf vies. Ils étaient en train de basculer dans cette croyance.



Le père Archambault dit aux deux gamins :

-- Vous êtes des rigolos avec vos petits lance-pierres. Il n'y a aucune bestiole sur cette planète qui a plus

d'une vie. Je vais vous montrer, moi, comment se débarrasser de ce sale chat.

Il les invita à rentrer chez lui, dans un capharnaüm indescriptible d'objets militaires d'un autre âge, soigneusement rangés dans tous les coins, prêts à être utilisés. Il ouvrit la fenêtre et prit sa carabine.

Ils cherchèrent le chat. Il était là, sur le toit juste au-dessus de la fenêtre de Madame Lopez. Archambault ajusta sa visée et tira. Le chat tomba du premier coup, du quatrième étage, dans le local des poubelles. Tel un sniper professionnel, comme il en avait vu dans les films, le tireur désarma sa carabine et la rangea pieusement dans son étui.

-- Les Incas, les Mayas et autres métèques, les Goulougoulous, les lions, les crocos et même les éléphants vous le diront : c'est celui qui tient le fusil qui a raison, dit-il, fier de lui.

Mais le lendemain matin, l'adjudant Archambault aperçut « Salebête » se prélassant sur le balcon de Madame André. Comme si de rien n'était. Obligé d'admettre que soit il avait raté le chat, soit qu'effectivement ce chat avait plusieurs vies.

Vexé, il alla voir Madame Irma pour lui demander si elle ne pouvait pas jeter un mauvais sort à ce sale chat.

Elle lui répondit qu'elle allait s'en occuper.

Cafénoir était toujours dehors et son intuition était grande. Il n'était pas dans les habitudes de Monsieur Archambault de fréquenter des Ivoiriens, sauf peut-être s'il y avait péril en la demeure.

Cafénoir profita qu'il était descendu sortir ses poubelles pour s'introduire chez lui. Le temps lui était compté.

Il trouva, au pied de la table de nuit, une boîte à chaussures pleine de bracelets de force en cuir que Monsieur Archambault aimait porter au bras gauche, histoire de démontrer qu'il était un baroudeur. Il en vola un et s'éclipsa.

Nous étions en juin, et ce jour-là, il pleuvait des cordes. Comme à l'accoutumée, Christian et Sylvain étaient rentrés du lycée et avaient laissé

leurs cartables dans le couloir entre la porte d'entrée et la cour.

Rien que pour les embêter, Cafénoir profita de cette aubaine pour leur voler, au petit bonheur la chance, une trousse pleine de stylos. Il se trouva que dans le corps de chacun de ces stylos, il y avait une antisèche sur les matières de l'examen du lendemain.

Christian et Sylvain redoublèrent leur année scolaire cette année-là. Ils se doutèrent bien que c'était encore ce sale chat qui leur avait fait ce sale coup, mais que faire ?

D'autant plus que c'était l'époque où ils avaient cessé de demander aux bêtes à bon Dieu s'il ferait beau dimanche. Fini aussi la chasse aux papillons, et les balades à corps perdu le long du chemin de halage de la Seine,

en pillant à l'occasion un cerisier, un parterre de fraises ou un rang de groseilliers dans les jardins sauvages des ouvriers des environs.

Les oiseaux, les chats, les nids et les lance-pierres les intéressaient de moins en moins.

Ils étaient de plus en plus intéressés par la jungle de Karam-Douga (prononcez Dougua).

Vous ne connaissez pas Karam-Douga ?

Rien d'étonnant, je viens de l'inventer.

C'est un patelin en pleine jungle, peuplé d'animaux de toutes sortes, principalement des femelles : des panthères, noires ou blondes, des tigresses ultra maquillées, des ourses

pataudes, des gazelles farouches ou des girafes pimbêches, et d'autres encore, en fait tous les animaux de la jungle. Si tu rentres à Karam-Douga, il vaut mieux pour toi que tu sois beau. Et même en supposant que tu le sois, dans le meilleur des cas, tu en reviendras avec des griffures indélébiles sur la poitrine. Mais dans le pire des cas, ces animaux ont la faculté de manger le cœur de leur victime, de ne leur laisser que la partie mécanique de ce muscle qui, du fait, ne servira (presque) plus à rien, juste à ne pas mourir.

Christian et Sylvain faisaient leurs premiers pas dans la jungle de Karam-Douga.

Comme ils étaient toujours dans les escaliers et dans la cour intérieure, ils voyaient tout ce qui se passait dans

l'immeuble. Ils voyaient bien Monsieur Archambault faire le joli cœur à Pierrette, sans avoir compris que Pierrette n'était pas toujours Pierrette et que, de toute façon, ce n'était pas Pierrette.

Les amoureux du quatrième rentrèrent un jour avec une chatte errante qu'ils avaient récupérée dans la rue, simplement pour l'amener à Cafénoir. Ils appelèrent cette chatte Clitoris2. Ils pensaient que la réussite de la vie ne pouvait se faire qu'à travers l'amour physique.

Sauf que Clitoris2 était une baroudeuse. Une qui vivait dans la rue, qui combattait âprement pour la moindre bouchée de nourriture, une qui ne se laissait pas faire par le premier matou en rut venu.

Les premiers contacts entre Clitoris et Clitoris2 ne furent pas satisfaisants et l'on préféra, de part et d'autre, en rester là.

Cette nuit-là, une nuit de pleine lune de shabbat, Cafénoir entendit qu'on l'appelait :

-- Bazouzeuche, Bazouzeuche !

Cela ne pouvait être que Madame Irma.

Bazouzeuche, faisant confiance à son instinct, alla discrètement à l'endroit où il avait caché le bracelet de Monsieur Archambault et réussit à passer la tête dedans. Puis il se laissa attraper par Madame Irma, qui lui prit le bracelet en pensant que c'était son collier.

Rentrée chez elle, elle le mit autour du cou d'un mannequin qui avait la forme d'un animal à quatre pattes. Cela ressemblait à un chat, certes, mais cela pouvait ressembler à un homme : une tête, deux bras, deux pattes, une queue... sur un tronc ! Certains d'entre vous peuvent tiquer sur la queue... question de point de vue.

Bref ! Une fois le collier posé sur le mannequin, à minuit pile, elle lui planta une aiguille en plein dans la poitrine.

Monsieur Archambault fut réveillé par une douleur atroce au niveau du cœur.



Le lendemain samedi, premier jour du week-end, Monsieur Duval

revenait du marché comme tous les samedis avec son affreux cabot. Cafénoir se prélassait au milieu de la cour.

Dès qu'il le vit, Monsieur Duval lâcha son chien en criant :
« Chopelechat, chopelechat ! » Le chien fonça sur Cafénoir, qui courut vers le local des poubelles. Le caniche le suivit et se retrouva nez à nez avec Clitoris².

Monsieur Duval passa tout le reste de sa journée chez le vétérinaire.

À partir de ce jour, lui et son petit chien à son pépère ignorèrent royalement la présence de Cafénoir.

Monsieur Archambault était au plus mal. Madame Irma continuait chaque jour à planter des aiguilles dans le corps de sa marionnette.

À chaque fois qu'elle recevait une cliente ou un client, Cafénoir se faisait un malin plaisir de passer devant eux en arrivant par la gauche. Les visiteurs de Madame Irma étaient particulièrement superstitieux et cessèrent petit à petit de venir la voir. Elle ne comprit jamais pourquoi, mais elle pensa que l'impasse du Caramel-Mou n'était pas un bon endroit pour pratiquer la voyance.

Elle déménagea.

Comme le chat était toujours là, il n'était donc pas question que Monsieur Archambault la paye.

Elle jeta la marionnette dans la poubelle sans enlever les aiguilles.

Monsieur Archambault souffrit jusqu'au dernier de ses jours.

On pourrait penser que Madame André avait appelé ce chat Cafénoir parce qu'il était noir ?

Eh bien non ! Elle l'avait appelé comme ça parce qu'il était arrivé un matin d'on ne sait où, à l'heure où elle prenait son café au soleil sur sa petite terrasse. Là où elle avait l'habitude de prendre son déjeuner avec son mari, José André, il y avait encore quelques semaines. Le chat avait bu un peu du café qui avait débordé dans sa soucoupe.

Au début, elle ne vit qu'un chat égaré, mais comme il ne ratait jamais l'heure du café du matin, elle pensa que peut-être ce chat était la réincarnation de son mari.

Cette pensée fut confortée par le fait que ce chat, Cafénoir, allait pisser chaque jour sur le paillason de cette salope de Madame Lopez, à l'étage du dessous.

Il y a quelques années, elle avait eu une aventure avec son mari, qui était naturellement attiré par elle du fait de leur origine commune.

Puis elle l'avait quitté pour un jeune homme sans fortune, mais beaucoup plus jeune.

Un jour, le jeune homme était parti, la laissant seule et trop vieille pour se trouver un autre compagnon.

Madame André se disait que si ce chat était la réincarnation de son mari, c'était sa façon de se venger de Madame Lopez qui l'avait abandonné, en allant pisser chaque jour sur son paillason.



Maintenant, elles vivaient seules toutes les deux, au milieu des souvenirs de toute leur vie, dont un leur était commun.

Mais... bof !
Ces histoires de réincarnations...
Vous y croyez, vous ?



Fernand Fallou

2015/26-A6- Le chat-39
Collection A6 V1

Déjà parus du même auteur

- 1 - L'amphore
- 2 - L'ours
- 3 - La décision
- 4 - L'étoile
- 5 - La dame de cœur
- 6 - Le Fantôme
- 7 - L'escalier
- 8 - Le maçon
- 9 - Big Bang
- 10 - Le chat
- 11 - Germaine
- 12 - Charlotte
- 13 - ADN
- 14 - Gargaragadesh
- 15 - Karacté Couscass
- 16 - Le talisman
- 17 - La cafetière
- 18 - Soliloque
- 19 - La dorloteuse
- 20 - Le mont Tombe
- 21 - Le Noël de Dracula**

- 22 - L'Accabadora
- 23 - On a tué le père Noël
- 24 - Marinette
- 25 - Le jeune homme et la pute
- 26 - Élocubrations originelles
- 27 - Le sosie
- 28 - La fuite à varennes
- 29 - Joyeux Noël
- 30 - Noël sur les champs Élysées
- 31 - Le fou
- 32 - Lettre au père Noel
- 33 - Le poulbot
- 34 - Irène

**Vous pouvez acheter tous les livres
ci-dessus sur le site**

lotonome.fr

suivez-moi sur Instagram : [fernandfallou33](https://www.instagram.com/fernandfallou33)

Du même auteur
À paraître prochainement

La longue histoire
Le paroli
Contrariété
La belle au bois dormant
L'homme qui voulait arrêter le temps
Le don
Salers
Turlututu
La dot
La clef

